

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Gilles Lamer**

Adrien Thério

Numéro 41, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39807ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Thério, A. (1986). Gilles Lamer. *Lettres québécoises*, (41), 15–17.

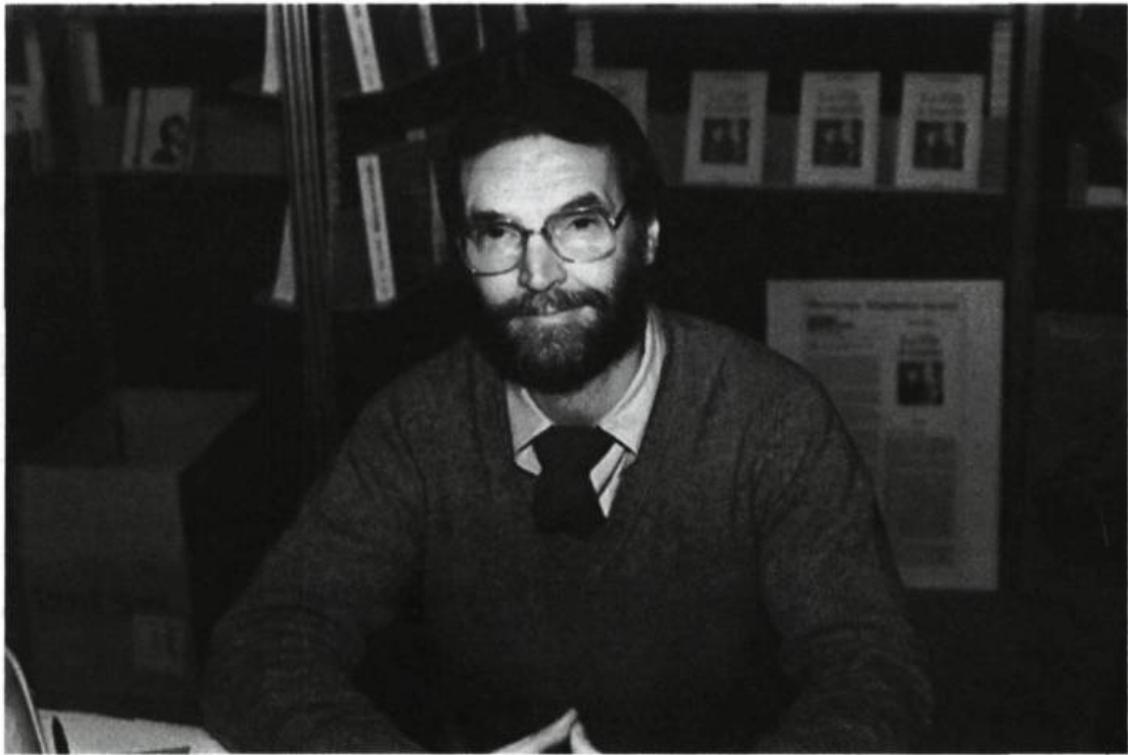


Photo: Athé

## GILLES LAMER

### interview

par Adrien Thério

Gilles Lamer publiait, chez Leméac, en novembre, son premier roman, *Bâtissez mon temple*. Ce livre n'a pas fait l'unanimité chez les critiques. Mais les critiques ne l'ont pas ignoré. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, il y a dans ce récit un souffle qui ne se dément pas de la première à la dernière page. J'ai rencontré l'auteur au Salon du Livre de Montréal et j'en ai profité pour lui poser quelques questions.

**A.T.** Gilles Lamer, dans votre premier roman, *Bâtissez mon temple*, Max, le narrateur, s'affiche comme un personnage plus que mythologique. Se prend-il pour Dieu ou l'élit-on Messie au moment où il se met à nommer les gens de ce «nouveau royaume»?

G.L. C'est bien malgré lui que Max Miller, le héros du roman, se trouve pris au piège de la divinité. Forte est pour lui la tentation de croire qu'il est Dieu quand on le lui révèle, d'autant plus qu'il soupçonne que le Christ lui-même n'a pas dû se persuader d'un seul coup qu'il était le Messie attendu.

Que savons-nous, en effet, de ces années de doute qu'il a peut-être mises pour

accepter sa filiation au Père, à part cet épisode de la visite qu'il rendit aux docteurs du Temple quand il avait douze ans et la réponse qu'il fit à sa mère qui le cherchait depuis trois jours: «Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela? Vois! ton père et moi, nous te cherchons angoissés.» Il leur répondit: «Et pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père?» (Luc 10, 48-49)

Le verset suivant nous dit que ses parents ne comprirent rien à ses paroles, et les deux derniers nous apprennent seulement que Jésus les suivit à Nazareth où il y crût en sagesse et en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes. —

Ce qui n'est pas sans laisser de place à l'imagination pour pressentir les angoisses qu'il dut éprouver au sujet de cette Révélation qu'il avait annoncée.

Le drame de Max Miller commence avec la Foi qu'ont mise en lui les autres et c'est à partir de cette fausse vérité qu'il forgera, grâce à la complicité de ceux par qui il est manipulé davantage qu'il ne les manipule, l'élaboration sommaire d'une fausseté vraie qui guidera ses doutes encore plus atrocement qu'une mauvaise conscience.

Il fera l'apprentissage de sa propre foi et du pouvoir qui en découle à travers l'utilisation qu'en font certains à son insu,

alors qu'il croit lui-même exploiter la faiblesse et la crédulité des autres. Max est un manipulateur manipulé et c'est la découverte progressive de ce déchirement qui se trouve à la base profonde de l'horreur qu'engendrera cet irrespect d'autrui, pourtant sans cesse questionné par Max.

**A.T. Max en vient-il à croire qu'il est véritablement Dieu ou choisit-il seulement de le faire croire?**

G.L. Parfois il le croit et cela l'angoisse plus que tout. D'autres fois il fait semblant d'y croire pour ne pas décevoir ceux qui croient en lui, et cela le désespère encore davantage.

**A.T. Il y a beaucoup de sexe dans ce roman. Y a-t-il un sens précis à ce débordement sexuel qui enveloppe toutes vos histoires? (J'utilise ici le pluriel à dessein.) La vue et le toucher ne sont-ils pas les deux sens qui permettent à vos deux narrateurs, Max et Yogi, d'aller jusqu'au bout de leur voyage dans la nuit?**

G.L. Il est bien important de comprendre, et cela devient évident très rapidement, que j'ai choisi la sexualité comme force énergétique pour propulser toute l'action du roman et non pas comme motif de narration pour enrubanner l'histoire d'une saveur salace, ce que certains, à tort, ont cru et c'est là que le bât blesse le talon du lecteur trop fragile.

Les orgasmes s'y multiplient comme autant d'extases pour pousser plus efficacement au rebord du vertige les protagonistes qui sont sans cesse menacés de basculer hors d'eux-mêmes, car en leur for intérieur ils ont les yeux bandés et les bras entravés par des contraintes physiques si puissantes que le seul espoir qu'il leur reste pour unifier leur être et réaliser leur salut réside dans la tentative frénétique de faire passer leur âme et leur esprit par le chas très étroit de leur corps trop envahissant.

**A.T. Est-ce un signe des temps où Nouvelle Église et nouvelle évolution des moeurs prennent la contrepartie de l'ancienne religion et de l'ancienne société?**

G.L. Je ne crois pas que quelques années de balbutiements soient suffisantes pour alléger significativement le joug

d'une aussi puissante institution que celle de l'Église, pas plus qu'en aussi peu de temps je ne crois en la volonté des sociétés de secouer avec ardeur le fardeau dont leurs épaules voûtées s'accommodent comme d'une chape qui les rassure.

Certains tabous d'il y a trente ans sont demeurés les mêmes malgré de vagues apparences de libéralisation. Si l'on en soulève parfois les dessous odorants entre gens bien pensants pour varier le menu de trop mornes rencontres et se donner du même coup l'illusion d'une bonne conscience, je ne vois pas encore venir le jour où, sur la place publique de la droite revenue au pouvoir un peu partout, on osera franchement les déculotter à la face du monde, sans doute par peur que chacun s'y reconnaisse, à commencer par ceux qui s'y objectent avec le plus d'intolérance. Ceux qui se risquent à les démystifier deviennent rapidement indésirables dans les beaux milieux.

L'hypocrisie aseptisée du juste qui se farde pour ne pas sentir mauvais m'a toujours plus révolté que l'odorante franchise de la canaille qui dédaigne allègrement l'usage des parfums. Les pots de chambre dégagent tous les mêmes effluves lorsqu'ils sont pleins. Qu'on me permette de préférer ceux que l'on vide et que l'on lave sans crainte de se border les ongles à ceux que l'on cache et que l'on garde pleins par peur de se tacher les doigts. À trop vouloir se garder les mains propres, certains s'encroûtent épaisement les fesses. Mais qu'importe à ces bigots: ceux-ci démasquent si peu leur derrière! Et quand, en cachette, ils le font, la noirceur est pour eux.

**A.T. Yogi, cet ancien lutteur, ami de Max l'étudiant en lettres, immense dans tous les sens du mot, raconte en joual des histoires colossales. Il est plus ou moins analphabète mais il sait raconter. Était-ce une façon pour l'auteur de donner des lettres de noblesse à la langue populaire?**

G.L. À mon avis, le langage ne possède qu'une voie unique: celle de la vérité propre à celui qui l'utilise. L'ancien athlète ne triche pas avec les mots comme l'étudiant le fait constamment en les adaptant à la langue de son interlocuteur. À sa façon Yogi est un aristocrate dont la nature assurée ne se dément jamais. Max, à côté de lui, est un petit bourgeois qui se cherche et qui prend, comme un caméléon, selon ses propres dires, la

couleur du décor contre lequel il se plaque.

La langue, dans la bouche de Yogi, n'a que besoin de lui pour être noble. Pas du tout de moi.

**A.T. J'allais dire que vous utilisez deux langues, le français et le joual, mais à bien y penser vous en utilisez bien d'autres qui vont de l'anglais au petit nègre. Est-ce une façon délibérée de jouer sur plusieurs registres à la fois?**

G.L. De quel meilleur moyen pourrait disposer un écrivain d'ici pour exprimer la personne d'ici dans les moindres recoins de sa vérité s'il ne lui était pas permis d'utiliser les différents niveaux de langage qui sont à sa disposition?

Nous sommes, par éducation, de culture franco-européenne; par racines, d'héritage québécois ou canadien-français; par civilisation, de réalité saxo-nord-américaine. Chacun des trois apports modifie l'autre et pourrait l'enrichir au-delà de tout ce que l'on peut imaginer, si seulement on cessait d'avoir honte de nos qualités et d'être fier de nos défauts. Notre soif de différence devrait nous rallier. Notre appétit d'homogénéité risque de nous diviser.

Je ne dis pas que tous les écrivains d'ici devraient écrire sur un même registre, ce serait absurde, mais j'affirme que celui qui choisit d'utiliser un niveau de langage moins classique ou d'en emmêler plusieurs, selon les besoins de sa cause, devrait être libre de le faire sans être sanctionné, ce qui serait aberrant.

**A.T. J'aimerais revenir aux personnages principaux. Je pense ici plus particulièrement à Marc, l'ami de Max, un athlète universitaire que le narrateur invente et réinvente à volonté. Ce Marc, n'est-ce pas le double de Max, le personnage qu'en fait il aurait aimé être?**

G.L. Comme beaucoup de jeunes gens de son âge, Max se rend compte de son incomplétude et cherche à la combler. Sans toutefois renier ce qu'il prend conscience d'être, il aimerait en surcroît posséder les vertus de quelqu'un qu'il n'est pas.

Max, sans Marc, ne serait qu'à demi existant tandis que Marc, sans lui, ne serait rien. Un demi-pouvoir valant mieux que pas de pouvoir du tout, il se pare des plumes du paon mais c'est lui-même qu'il

encense quand il loue Marc et c'est encore lui qui jouit du prestige dont il a doté ce dernier. Mais ce n'est là pour Max qu'une demi-victoire que Marc tournera à son propre avantage en existant plus librement que lui vers la fin du roman où l'apprenti-sorcier deviendra la victime de sa création.

Premier jeu de miroirs où le lecteur se demande si le monde inventé que décrit Max dans sa nouvelle n'est pas plus réel que celui dans lequel il prétend évoluer. Ses doutes augmenteront quand Marc, sans l'aide de celui qui l'a conçu, rejettera cruellement son géniteur dans un cauchemar où lui-même estime n'avoir rien à faire.

**A.T. Puisque j'y suis, je dirais que le jeu des doubles ne se confine pas qu'à ceux-ci. Vous voulez en parler?**

G.L. Tout est jeu de doubles dans ce roman, et le miroir en est à la fois l'objet et le sujet: les lunettes réfléchissantes de Max; le miroir sans tain de la chambre de Max; l'armoire à double fond qui réunit les chambres de Max et de Bamboula; le cirque de Chairtal; les yeux; les glaçons au fond des verres; etc.

Max et Marc sont complémentaires; l'image du père de Max reflète celle de Yogi; celle de Doc, l'image du père; Basket et Bamboula sont des jumeaux, ô combien incomplets l'un sans l'autre; Snatch et Bolapou sont si frères que la mort de l'un d'eux déterminera celle de l'autre; madame Pétel et Mamanou sont en quelque sorte soeurs; Pipalabra n'est qu'un reflet de Krakatoa, ou ne serait-ce pas plutôt le contraire; «le Ventre» sans «les Fesses» serait inconsistant; monsieur Dupont et monsieur Smith sont chacun l'inaudible écho l'un de l'autre.

Le décor, je l'oubliais, est celui de deux pensions qui s'interpénètrent.

Yogi, Marc et Bolapou sont les trois glaces d'un miroir à deux charnières. Ne sont-ils pas d'ailleurs marqués tous trois d'un même signe dans le dos?

Missy, Missié, Missiah sont les derniers reflets troublants de la Tentation de Max: celle d'être Dieu.

Et j'en passe...

**A.T. Il est clair que Max, le narrateur, aime beaucoup les gens de race noire. Mais n'est-il pas en même temps un peu raciste?**

G.L. Comme beaucoup d'hommes de bonne volonté, Max Miller souffre de tares dont il accuse inconsciemment les autres qui refusent sa vérité. Entre parenthèses, il n'en possède pas plus qu'autrui. Il est même doté d'une grande sincérité de fond doublée d'une profonde naïveté sans lesquelles le personnage ne fonctionnerait qu'à moitié. Je ne voudrais pas donner à ceux qui n'ont pas lu le livre l'impression que Max est une ordure. Il possède, au contraire, une hypersensibilité dont témoignent à la fois les doutes qui l'animent et l'égoïsme contre lequel il se défend.

Il ne se rend pas compte qu'il est raciste avant d'avoir relu la nouvelle qu'il écrit dans le roman, «Le Blanc et le Noir», qui est sans doute le jeu de miroirs le plus important du récit. À partir du moment où il en prend conscience, il cherche à s'en guérir.

Le racisme chez nous, peuple colonisé, relève d'un atavisme si solidement ancré qu'il nous porte à nous dénigrer nous-mêmes. Mépriser, par réflexe mécanique, ceux-là mêmes qui nous méprisent devient alors un moyen d'auto-défense à peu près acceptable.

C'est une des raisons, puisque *Bâtissez mon temple* propose un ordre inversé des choses, qui m'a poussé à faire du héros, le seul Blanc du récit initial à part Yogi, un missionnaire bien intentionné, un colonisateur à la vision civilisée qui se retrouve au milieu d'un ghetto racial qui ressemble au nôtre par certains aspects et où le français (toujours l'ordre inversé) serait le «white language». L'allégorie du nègre blanc d'Amérique ne nous est pas étrangère et c'est pourquoi je n'ai pas hésité à m'en servir en redonnant au nègre blanc sa couleur primitive (ici l'ordre inversé, renversé).

Ce duel à l'envers de deux peuples qui s'opposent en un même territoire devient plus évident dans le chapitre qui se passe au cabaret 'The Bird of Paradise' et le devient davantage au bar du 'Red Devil' au chapitre suivant où, mis en présence de Jazz Mahal que, de prime abord, Max admire, celui-ci retrouve son racisme intact par dépit de n'avoir pas été suffisamment honoré pour sa condescendance envers un 'inférieur' qu'il eut un instant la faiblesse de considérer comme un égal.

Le non-racisme à l'état pur n'existe pas. Nous sommes tous racistes à des

degrés divers et seule une prise de conscience de cet état latent peut nous permettre de le combattre honnêtement. Dans cet esprit, le nationalisme devient une forme de racisme ennoblé qui, poussé jusqu'à l'exacerbation, ne peut que dégénérer dans des conflits inévitables. Il suffit d'écouter ou de lire un bulletin de nouvelles pour en être convaincu.

**A.T. S'il y a beaucoup de sexe exacerbé dans votre roman il y a aussi beaucoup de violence. Les cinquante dernières pages m'ont presque coupé le souffle. Je sais que toutes vos histoires sont marquées par la démesure, mais n'y aurait-il pas ici la démesure de la démesure dans la violence?**

G.L. Le sujet s'y prêtait bien. Axé sur les contraires, blanc et noir, adulation fanatique et ressentiment forcené, le roman ne pouvait se terminer autrement que par un holocauste sans aucune compassion. Pas de gris ici. Ni demi-teintes, ni nuances. Des extrêmes à la démesure des personnages. Il fallait que ce soit ainsi.

L'unification par la haine se devait de passer par le rouge du sang et du feu.

Tout est démesuré dans *Bâtissez mon temple*, même la démesure. Vous avez parfaitement raison. C'est d'ailleurs la clé, si certains en cherchent une, pour entrer dans le roman et, surtout, en sortir.

**A.T. La critique, au sujet de votre livre, est soit dithyrambique soit démolissante mais elle n'est pas indifférente. Quel effet cela vous fait-il?**

G.L. J'avais été prévenu, bien avant la parution du livre, qu'il en serait ainsi, mais je dois vous confier que je ne m'étais pas attendu à être monté si haut ni descendu si bas par une critique aussi manichéenne que le roman.

Qu'elle ne soit pas indifférente ne peut que me ravir, mais comme je ne suis pas masochiste laissez-moi vous avouer en souriant que je préfère les éloges des anges aux injures des démons.

**A.T. À quelque moment de votre roman, Max nous révèle qu'à dix-neuf ans il ne se sentait pas encore écrivain. Est-ce que vingt-cinq ans plus tard Gilles Lamer, lui, sent qu'il l'est devenu?**

G.L. Tout ce que je veux vous dire c'est que Gilles Lamer ne cesse jamais d'écrire même lorsqu'il n'a ni papier ni crayon. □